

J'entends d'ici votre objection. Vous vous dites tout bas : Mais M. Delaunay les avait donc attrapés, puisqu'il les a fait pleurer avec des vers relativement inférieurs ! L'art de la lecture est donc un art de mansonge ! Le lecteur habile n'est donc qu'un dupeur d'oreilles !... La réponse est bien simple. Qu'un lecteur, qui sait son métier, puisse et doive mettre les beautés de l'œuvre qu'il lit en plus vive lumière et tâche d'en dissimuler les défauts, il n'y a pas de doute, mais forcément, c'est à une condition : c'est d'avoir senti ces beautés et d'avoir vu ces défauts. Donc, il vous dupe peut-être quelquefois, mais pour cela il faut qu'il ne soit pas dupe.

Je racontai à M. Delaunay ma désillusion. — Cela ne m'étonne pas, me répondit-il. Je m'étais bien aperçu du défaut de composition qui vous a choqué et de la supériorité de la première partie sur la seconde ; mais je sentais dans cette prière, où se trouvent, convenez-en, des vers bien touchants, je sentais des effets nouveaux à produire ; j'espérais vous émouvoir parce que ces vers m'avaient ému, ému par cette peinture même de la faiblesse ; mon art consista donc à abrégier un peu, à éteindre un peu la première partie, pour porter toute la lumière sur la seconde !...

Vous le voyez, il ne nous avait trompés que parce qu'il n'était pas trompé lui-même, ce qui nous ramène à notre principe : la meilleure manière de comprendre l'ensemble d'un ouvrage, c'est de le lire tout haut.

#### COMMENT FAUT-IL LIRE LES VERS ?

Le nom d'Alfred de Musset nous conduit naturellement à une question capitale dans notre étude : l'application de l'art de la lecture à la poésie. A en juger par la méthode suivie, même au théâtre, le grand art de lire les vers consiste à faire accroire au spectateur que c'est de la prose.

J'assistais un jour à la représentation d'un drame. Près de moi se trouvaient dans une loge d'un rez-de-chaussée deux dames fort élégantes. Tout à coup l'une d'elles dit à l'autre : « Mais, mais, machère, ce sont des vers ! » Là-dessus, elles se levèrent et parlèrent. Eh bien, vraiment, ce n'était pas la faute de l'acteur si elles s'en étaient aperçues. Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour leur déguiser le monstre ; il brisait, hachait, disloquait si bien les vers que la poésie, dans sa bouche, me rappelait Hippolyte dans le récit de Thémène :

...Ce héros expiré  
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.  
.....  
Et que méconnaissait l'œil même de son père.

Les amateurs enchérissent encore naturellement sur les artistes ; rien de plus simple. On ne peut pas savoir ce qu'on n'a pas appris, et presque personne ne se doute qu'il y ait là quelque chose à apprendre. Aussi, je n'entends guère lire des vers dans le monde sans admirer combien il y a de manières différentes de les mal lire. Les uns, sous prétexte d'harmonie, se croient obligés de les envelopper dans une sorte de mélodie onctueuse qui efface toutes les lignes, arrondit tous les contours, huile tous les ressorts et arrive à vous produire une sensation fade et écœurante assez semblable à l'effet d'une tisane mucilagineuse. Les autres, sous prétexte de vérité, ne s'inquiètent ni du rythme, ni de la rime, ni de la prosodie, et quand par malheur ils se souviennent que la césure est au sixième pied, ils vous disent bravement :

Mon esprit est mal propre (césure, virgule) aux spéculations !

A ces étranges aberrations, permettez-moi d'opposer

trois maximes obsolues et dont j'espère vous prouver la justesse par des exemples :

1<sup>o</sup> Que l'art de la lecture n'est jamais si difficile ni si nécessaire que quand il s'applique à la poésie, et qu'un long travail peut seul vous en rendre maître.

2<sup>o</sup> Qu'il faut lire les vers comme des vers et interpréter les poètes en poète.

3<sup>o</sup> Que leur interprète devient leur confident et qu'ils lui révèlent à lui ce qu'ils ne disent à personne.

Un seul homme nous suffira pour la démonstration de ces trois maximes : la Fontaine. Mais ici je dois entrer dans un détail qui sera moins une digression comme moi : un sentier plus sûr et plus agréable pour arriver à notre but.

C'est dans la Fontaine que j'ai commencé à apprendre à lire. J'avais pour maître un homme fort habile, trop habile même, qui avait une voix charmante dont il usait très bien, une physionomie expressive dont il abusait, et qui m'a donné deux sortes de leçons également utiles et dont vous pourrez profiter comme moi : il m'a appris ce qu'un lecteur doit faire et ce qu'il doit éviter.

Un jour qu'il devait lire, dans une matinée littéraire, au Conservatoire, quelques fables de la Fontaine, et entre autres *le Chêne et le Roseau*, il me dit :

— Venez m'entendre, et vous verrez comment doit se présenter, devant un grand auditoire, un lecteur qui sait son métier. Je commencerai par faire le tour de l'assemblée avec le regard ! Ce regard circulaire et accompagné d'un demi-sourire légèrement esquissé sur les lèvres, doit être agréable, aimable ; il a pour objet de recueillir, pour ainsi dire, comme dans une quête, les premières sympathies de l'assemblée, et de ramener sur vous tous les yeux ; une fois maître de tous les regards, on fait un petit appel du gosier : hum ! hum ! comme si on allait commencer ; on ne commence pas encore ! Non ! On attend que le silence soit bien complet, alors on avance le bras... le bras droit, en arrondissant gracieusement le coude... le coude est l'âme du bras !... l'attention redouble, vous dites le titre. Vous le dites simplement, sans effet, vous jouez le rôle d'une affiche... *le Chêne et le Roseau*. Alors vous commencez : Le chêne ; ici, la voix large ! le son étouffé !... le geste noble et quelque peu emphatique ! Il s'agit de peindre un géant qui a la tête dans la nue et les pieds dans l'empire des morts.

Le chêne, un jour, dit au roseau.

Oh ! presque pas de voix en disant le mot roseau !... Rapetissez-le, ce pauvre arbrisseau, par l'intonation... méprisez-le bien, jetez lui un regard par-dessus l'épaule ! tout en bas... comme si vous le découvriez au loin !... Vous riez, et vous avez bien raison ! Et vous ririez plus encore si je vous disais que dans la fable de Bertrand et Raton, à ce vers :

..... Nos deux maîtres fripons  
Regardaient rôti des marrons,

M. Febvé faisait rouler ces quatre r pour imiter la détonation des marrons devant le feu. Oui, tout cela est comique ! Tout cela est ridicule !... Et pourtant, au fond, c'est juste, c'est profond et c'est vrai !... Il est vrai qu'il ne faut pas parler tout de suite en arrivant devant le public ; il est vrai qu'il faut entrer en communication de regard avec lui. Il est vrai qu'il faut prononcer le titre clairement et simplement. Il est vrai aussi qu'il faut figurer, représenter, peindre par le son les divers personnages, et si vous supprimez l'exagération et l'affectation qui en est la suite, il vous reste une excellente et très utile leçon, surtout pour la Fontaine.